

Les Enfants du Ça



Orell kingzy

Les Enfants du Ça

Les Enfants du Ça

Orell Kingzy

Les Enfants du Ça

Témoignage

© 2022 Orell Kingzy
Éditeur : BoD-Books on Demand
12-14 rond-point des Champs-Élysées, 75008 Paris
Impression : Books on Demand, Norderstedt, Allemagne

Illustration : Benoit Tisset

ISBN : 978-2-3224-2772-7

Dépôt légal : avril 2022

Préface :

« Mon frère, garde les yeux sur la route et élance-toi jusqu'à la fin. Parle de nos puissances, invoque-les à l'étranger. Que nos visions vivent dans l'éternité. »

Jim Hanya Cox

« C'est une nuit d'été isolée entre deux temps, et ici rien ne se passe, tout coule dans un balancement harmonique. J'ai les yeux clos. Mon monde commence ici.

Sous mes paumes deux cœurs battent ; je plonge en eux. A ma gauche, Tio ; ma main est posée sur son sternum, je sens ses côtes s'écarter et, en creux, la rondeur de son ventre apparaître, puis disparaître. Sa respiration est régulière, rassurante, je sens sa poitrine ouverte, tendue vers moi. Je décide de m'installer un moment sur ce rythme moelleux et de l'explorer quelques instants. Je me sens comme rêvant, un après-midi d'été, le visage au ciel, bleu, infini, maculé d'aucun nuage ; le genre de ciel qui vous emporte si loin dans son infini fourmillant, qui vous offre tellement qu'il vous laisse immobile, un ciel d'un bleu doux dans lequel on se baigne pour oublier sa solitude, un ciel d'un bleu chaud qui vous laisse croire aux dieux. Un ciel d'un bleu qui emplit progressivement ma propre poitrine, et réchauffe mes épaules, et jusqu'à ma main droite, sous laquelle : oisillon pressé, le cœur d'Orell tambourine. Il bat si fort contre ma paume et de manière si irrégulière que je me demande s'il n'est pas directement posé dans le creux de ma main, nu, hors de sa cage protectrice. Ses pulsations électrisantes se matérialisent sous mes paupières avec l'ardeur et la turbulence d'une étoile crépitante ; des petites étincelles multicolores s'en échappent. Du jaune solaire, du rouge cristallin, du violet même. Mes yeux se plissent sous leurs paupières closes. Je perçois à peine le centre de cette petite météorite. De quelle couleur est-il ?

« - J'étouffe. »

J'ouvre les yeux. Une réalité de bitume et de pierres, vient doucement balayer les couleurs vives qui m'entouraient. Je suis dans une rue dont j'ignore le sens, baignée dans la lumière crépitante d'un

lampadaire immense ; et Orell le dos contre le mur, fait signe qu'il manque d'espace.

« - J'étouffe, dit-il, reprenons la route. »

Je rends leurs poitrines aux garçons et, comme un seul corps, nous nous mettons en marche. Hanya, un pas devant, Argos, un pas derrière, Orell et Tio à ma droite. Qui sait où nous allons ? Rejoindre les jeunes « beats » pour un festin nocturne ? Il paraît que les bus vers l'Ailleurs roulent toujours.

A cet instant, je ne sais pas ce que je fais au monde, ni pour combien de temps j'y serai encore. Une chose me semble sûre. Si l'on me questionne sur cette nuit, aux portes de la mort, je répondrai en volant ses mots à Nietzsche, puisqu'ils sont simples et pleins de bon sens :

‘ Était-ce cela la vie ? Voilà ce que je veux dire à la mort. Eh bien allons, encore une fois ! ‘ »

Cali

« Ma mémoire se joue de moi,
Désaccordée parfois.
Tel un orchestre jouant
Frénétiquement un rythme ardent,
La beauté d'un fracas incessant,
D'un cœur gorgé de sang.

Mais où est la vérité dans cet amas de pensées
Que m'inflige la société ?
Où est la réalité dans mes souvenirs fragmentés ?

Tout est question de perception,
Dans nos aventures embrasées,

Dans nos rituels partagés.

Précieux instants de vie
À jamais gravés dans les méandres de mon esprit.

Je plonge dans les limbes de mes réminiscences
Je prie, j'invoque le Dieu qui règne dans cette errance,
Qu'il me fasse grâce
De revivre ces temps de jouissances.

Certes ces souvenirs sont malléables.
Seule l'émotion,
À travers ce champ d'illusion
Est palpable.

Alors j'attrape,
Je m'accroche à ces petits riens,
À ces moments forts
Où l'on eut caressé le divin.

A ces périple lancinants,
Que j'ai longtemps appréhendés,
Et que trop peu de monde ont essayé de goûter.
Aujourd'hui je le sais, je le sens,
Nos cœurs, nos corps, nos esprits sont à jamais liés. »

Tio

J'en ai baisé des brunes, belles aux sourires faussement coincés, des anges qui déflorent leur innocence bénigne en postures assoiffées contre un mur, diable ! Qui se veulent plaquées, hurlant silencieusement par le bout de leurs seins, se donnant comme votives totalement à l'emprise, le désir exudant sur chacune de leur cuisse, succubes dont les ressorts imaginatifs sexuels seront à jamais gardés sous un silence féminin et les chambres discrètes de leurs scénarios.

J'en ai essuyé des nuits haletantes, sans air, sans eau, où l'indigence éternelle d'une amoureuse faisait à nouveau et inlassablement tourner la main et la bouche, atterrissant sans arrêt inéluctablement sur la verge de mes pulsions gonflées, pompant, pompant jusqu'à sécheresse la sueur pétrolière de mes exubérantes salacités. Des nuits entières où elles se gavaient de mon arrogance, fauve de dieux brûlants, en testant la pugnacité fière et vaniteuse de mes instincts primaires, des heures pour que j'arrive finalement en un « Ouaiiii » qu'elle ne convoitait pas plus que le simple fait de me voir trimer comme un rétiaire forcé à combattre sous un soleil brûlant dans une arène commodienne fanatique, hanches et prises et force.

J'en ai vécu des soirées sans lueur, des fêtes sans fête, rendez-vous n'ayant pas de plus grande surprise quant à sa circonstance qu'un show télévisé où l'on se permet de huer, rire et claquer du pied lorsque cela va de soi, alors là, allez-y ! Tapez aussi fort que vous le voulez, c'est adapté mais pas plus de 20 secondes s'il vous plait.

Des lieux où l'on bavasse pendant des heures sans jamais prononcer une seule phrase lancée de sa pure identité gutturale, sans pour autant non plus jouer, en simple amuseur, des réalités infinies de l'Instant. Ici, vous n'êtes jamais en dessous dans les profondeurs ni au-dessus dans les jeux envolés, vous êtes toujours à la surface, une surface dont l'ordonnance s'établit par l'heure, le lieu et l'attente commune. Des acrobates là où l'on met des trampolines, des rieurs d'un soir, des pigeons criant liberté dans une piteuse oisellerie décorée, pas des petits enfants de l'espoir, les plus grands conformistes.

J'en ai craqué des petites allumettes de connexions inespérées. Des projets d'art qui ont pris souffle un matin et se sont noyés dans un lagon d'embrouillaminis crépusculaire en fin d'après-midi. Des groupes de toutes sortes qui m'ont reconnu comme leader électrique pour un été et finalement ostracisé, déconsidéré en un trublion escobar - ce qui certes s'envisage sous bien des aspects - et rejeté comme l'ennemi insupportable et méphitique, des soirées hasardeuses où ma guitare prit vague dans la conquête de mes textes, houlant jusqu'à se fracasser sur la partie vierge et sensible d'un cerveau étuvant pour finir avec un « Oh ouais mec t'as un truc, t'arrête pas » et verra demain.

Des amis, amenés à la lisière du plongeon après des mois de marche et qui se sont retournés prétextant que mieux vaudrait pour eux et leurs parents qu'ils regagnent la ville.

J'en ai joui des moments d'extases divines venues se volcaniser dans les ébats tortionnaires et passionnés d'un chaos, destructeur, créateur, bateleur, réfracteur, parturiente.

Une vie entière de millions de révoltes, mutineries sur les petites lignes comme sur un gigantesque carré, réveillé ou endormi, des germes de couleurs et de surprises élevées dans la friction même de l'anomie.

Des nuits impossibles, parfaites que personne ne pourra racheter pour les réincarner ne serait-ce qu'une seconde dans la note suprême d'une montée cathartique, amassée et grandie dans un ensemble d'instruments venus de nulle part lançant des violons rapides, cahoteux de roulades et bouffonneries, pâmant sous un soleil de blues, suant sur la ligne d'une folk vrillée, buvant, buvant, gueulant sous le boucan de cuivres germaniques et troubadours, et finissant pleurant des notes détachées et quasi fausses de notre existence consumée et si pleine.

Des individus qui se sont trouvés là, sincères et ivres, des plans à trois, des chants d'abréactions, des sauts, des fractures, des batailles, des amours, des haines, des orgies, des silences, de la Mort, de la Vie.

Mais tout ça, tout ça, ce n'est rien. Car tout ça n'a toujours pas éteint ni calmé le cri du matin et du soir. Celui du lendemain difficile qui te lève frénétiquement la tête, te fait regarder le parterre collant, imbibé de whisky et sécrétions en tout genre, t'espace un silence fragile où résonnent seulement en tintements des échos et

images de la veille, te laisse avec ses déboires d'espoir, le clic-clic de l'horloge du temps suspendu dans lequel tu as flotté et qui est redevenu linéaire, te pince amèrement et langoureusement le cœur face à cet horrible relent de bourbon acide : « Et maintenant, comment vais-je trouver plus fort ? » car oui ;

J'en ai surtout subi, de ce terrible écorché cri depuis le début de ma conscience existentielle qui me réveille à n'importe quelle heure pour me rappeler de vite trouver le plus fort et le plus éternel.

Car l'humain et le petit plaisir ne valent rien. Je veux créer, danser, détruire, sentir, pleurer, tuer, chambarder toutes structures, enflammer les ardeurs du monde, veiller avec des animaux immoraux sur 1300 nuits, prendre la vague la plus haute et abyssale, manger chaque soir avec les dieux et en ramener toujours un chant pour les festins d'ici, dissoudre la peau, ne jamais savoir, vivre et oublier, oublier le temps, la vieillesse, ne jamais la voir, serrer la main de la Mort après l'avoir raillée depuis des années, que j'aïlle en elle dans le flou avec la Vie le plus confus que possible, qu'on ne prenne jamais le temps de s'asseoir, jamais le temps de fixer le regret, trouver le surhomme, trouver l'Orgasme Ultime, le Ça.

Et aujourd'hui, le cri du Ça a déchiré ma tempe. Encore une fois, je dois foncer.

Je ne sais pas quel jour on est, mais c'est maintenant.

Réveil en sursaut.

Suant.

Une vieille horloge blanche blafarde grince affreusement à l'angle d'un mur.

J'envoie la tête à gauche.

Il y a une affiche arrachée dont le lambeau fin clapote par l'entrouverture voisine de la fenêtre.

Il y a des guitares, des mégots qui traînent, un cendrier avec des cartes brûlées, des pièces de machines incongrues, des traces et des mots.

Il y a des débris, des papiers, des allumettes et un panneau de signalisation.

Je m'arrache rapidement du lit avant d'avoir trop à penser...

Il fait un temps fou pour prendre la journée. A l'étoffe du Soleil, je devine que c'est un début d'après-midi. Je commence par prendre deux grandes bières dans mon frigo pour connecter mon corps à la température de l'esprit.

Soleil de fin d'été, air dégagé, petite odeur de la connerie adolescente dispersée dans les rues. Je vais aller finir mes deux bières dehors et verra bien ce qui accrochera.

Je réalise que cette fois-ci je veux une totale, avec amis de la Tribu du Badsan, musiques, jeux de groupe et troubadours. Pour ça, il va falloir recommencer le processus depuis le début et les chauffer à blanc. Et ce grand boum ne pourra débiter qu'avec une personne : *Jim Hanya Cox.*

Montée saccadée de mes pas, clap-clap, devancés par mon euphorie badine, bousculant bêtement et malgré moi le rythme plus régulier de la Ville et de l'air. Le haut du parking, puissances ! est une tanière d'exil pour tout animal farouche qui aime à s'exposer au Soleil et caresser l'air du menton en le levant légèrement pour sortir du lac fumeux de l'autorité urbaine.

- **Notre parking** -

No man's land de Ville

Chutes, silence et trains partant au loin

Peut-être en haut, peut-être en bas, que personne ne le dise.

Nous sommes au guichet d'un parc d'attractions où certains s'exilent après de longues agitations sociales.

Où d'autres débarquent enjoués nerveux pour goûter ici de nouvelles espérances

Folâtrant dans le personnage d'un cycle, dans le brouhaha fourmillant qui résonne derrière le crâne du parking.

Et Jim, vautré sur une petite plateforme, douché par le Soleil, les bras dans le vide, le corps étiré dans un sommeil alcoolisé, se tient là comme l'animal chassé par la Civilisation. Il prend conscience de ma présence lorsqu'en m'approchant de lui, ma bière lâche un petit « pschitt » de vie par la languette tirée. Il ne bouge pas d'un poil mais je sais pertinemment que son cerveau a déjà compris toutes les ramifications de ma venue, son aura s'émoussillant de bon aloi.

Jim est grand, les cheveux longs, bruns et reluisants, qui retombent en larges boucles douces sur ses épaules et capturent toujours la présence des lumières. Il n'a pas le corps athlète, n'est pas formellement carré mais il se meut dans une forme féline et élancée dont tous les muscles étirent des mouvements fins et sculptent des morceaux de chairs incessamment tendues, dansantes et épaisses. Une chair qu'il aime à vêtir de parures prestigieuses, flanelles orientales, bottes texanes, toutes sortes d'ornements culturels ou référencés qui lui acéreraient son image d'individu singulier à qui l'on doit une déférence particulière. Ses traits et son corps portent une sauvagerie charnelle, mais son magnétisme est d'une douceur suave et pénétrante. Souvent, parfois de son amour, parfois malgré lui, c'est la chaleur de sa culture natale qui transpire dans son allure, notamment du brun subtil de sa peau : Jim étant né et ayant grandi dans les dernières réserves Hopi.

Tantôt noir tacite, terrible rage silencieuse pénétrant ses yeux intenses, tantôt orange vif sémillant, explosant dans tous les délires de la Vie, Jim est le compagnon de chaos incontestablement parfait. Comme moi, il fait partie du monde d'à côté, le monde du Désert. Et comme pour chaque rare homme du Désert qui marche au milieu d'une rue peuplée de l'Autre monde - le monde commun - Jim n'est soit que l'homme invisible, fantôme visiteur des Autres qu'ils ne croiront jamais avoir croisé, soit l'épicentre magnétique de tous les regards intrigués, amoureux, fascinés, pris en otage par l'imposante émanation de sa grandeur individuelle.

Et en presque tous points, nous nous ressemblons. Il n'y a pas une personne au monde qui ne soit plus constamment touchée par le cri du Ça que Jim Hanya Cox. Personne avec qui je ne pourrais passer autant d'heures, de semaines entières, sans discontinuer, à ne parler que du rêve de l'Orgasme Ultime et du point le plus extrême de toutes choses.

Pour ceux qui m'entourent, je suis un sorcier du Ça. Mais quand bien même, pour une soirée d'anthologie en la matière, tout le monde fantasma en s'arrêtant fermement à l'idée que, pour le plus grand désastre ou la plus belle flamme à déchirer d'une nuit, Jim doit faire partie de la dérive. Ce prince incontrôlable peut donner l'allure d'un Dieu sur terre, ou tout autant d'un abruti fini. Pour certains, ceux qui ont tenté de boire des verres avec Jim seul à un bar, il apparait comme un personnage ennuyeux, gênant, souvent révélant un caractère plus que grossier. Pour d'autres, il devient un pauvre gars imbu sans intérêt.

Et moi sans lui, ressemble souvent au feu sans sa braise. Les étrangers d'un soir qui nous croisent restent perplexes, ne sachant si lui et moi nous connaissons depuis mille ans ou si l'on vient tout juste de se rencontrer ; frères, ou ennemis forcés à se tenir compagnie. Jim et moi, pour tout le monde, c'est de la magie noire.

— Ce soir, on retourne le monde mon frère. Comment on s'y prend ?

— Comme tu veux, mon ami - avec sa petite voix doucement désintéressée-

Le Soleil frappe au zénith. Tout peut arriver. J'adore cette rampe de lancement.

— Bois une bière avec moi Jim.

Levée. Début d'une nouvelle journée. Englutissement d'une première bière.

— Ça y'est ! Quoi ? Maintenant, c'est lancé !

— Tu trouves les gars, et je pars avec toi.

— Tout le monde... Portes ouvertes, fenêtres ouvertes, carnage du Badsan. Ses yeux divaguent quand je projette ce futur.

— On va commencer par attiser Argos pour lancer le truc ensemble.

Quand Argos décroche son téléphone, après 3 appels longuement étirés, il est trahi par sa voix cauteleuse, faussement occupée. Il sait que je n'appelle jamais pour prendre des nouvelles. Et l'idée d'être pris en otage par mes exhortations soudaines le plonge toujours dans un inconfort existentiel.

Car s'il y a un homme qui se pose à la limite des deux mondes, c'est bien Argos. Espoir du Ça, névrosé, tourmenté en tous points, il ne perçoit pas qu'en rationalisant et questionnant toutes formes de liberté par le prisme de l'Autre monde, il ne verra rien.

Argos, c'est le flux de sentiments et de volonté exacerbés transformés tragiquement par la peur et les structures en une angoisse, un vide fatigué de toute création et une léthargie. Il n'attend qu'une chose, c'est qu'on le tire de force dans le Désert, radicalement, qu'il ne puisse plus jamais voir dans son dos le monstre d'images qui l'envoûte et l'attire sempiternellement ; qu'il puisse,

jubilant, enfin rouvrir les yeux pour réaliser que tout est fini, le cordon est coupé, et jubiler un « *Ouais !* » de voir tout ce qui lui reste à vivre de ce côté, et quand bien même il est le plus grand joueur ici, à chaque fois qu'il en a l'opportunité, il reporte à demain. Il saute en plein dedans une soirée, brûlerait la terre entière, hurlant, brisant, adressant un majestueux doigt d'honneur à toute maternité, paternité, autorité, image, images, enculés, images, je vous encule, je vous encule, images....., images....., l'alcool redescend....., images j'en ai rien à foutre....., société....., images....., humanité....., le monstre revient....., évite le.....évite le....éviteleÉVITELEtunepeux rien faireça**NE CHANGERA JAMAISÇANECHANGERSJAMAIS** je suis maudit **ÇANECHANGERAJAMAIS** jamais

Et Argos est reparti.

Voilà pourquoi il met autant de temps à me bredouiller qu'il est un peu pris, qu'il ne sait pas trop, il est déjà un peu mort, que là il est bien, il a des choses à faire ; car pour lui, tout ça signifiera encore un sacré combat virulent. Un jour peut-être une mise à mort.

— A la limite, on se capte un coup maintenant, tu sais je suis sur Dijon, mais après je dois retourner chez mes parents, frère.

Argos a laissé sa porte entrouverte. Il ne reste qu'à lui ouvrir complètement. Jim et moi emboîtons le pas derechef.

Soleil d'après-midi. Sortie d'une cour d'université où des petites bandes de jeunes frais et rieurs lancent quelques blagues très

stylisées et similaires. Argos est sur les flancs de l'une d'entre elles, moitié riant avec eux, moitié le regard au loin, crispé, fumant sa cigarette avec nervosité.

L'ensemble de la petite bande dans laquelle il flotte se retourne de manière irrégulière en nous voyant arriver Jim et moi au loin. Ils stoppent brutalement leurs blagues et badinages infusés sur internet par un humour communautaire très bienpensant, paradoxalement très jeunes et très vieux.

Argos a un petit rictus d'autant plus nerveux. Je reconnais ces glands qui l'entourent : ce sont ses « amis » de fac de musicologie, la plupart d'entre eux me haïssant comme un rat puant, passant leur temps à me tourner le dos ou lever les yeux en l'air en se regardant consternés lorsque je suis dans la même pièce.

Et ça depuis la période où je m'incrustais sans être inscrit dans les cours de rock de leur fac, que je secouais la tête en écoutant les découvertes que leur proposait un prof passionné devant une classe d'apprentis qui remplissaient des feuilles doubles, le front baissé, en théorisant la musique comme des mathématiciens cartésiens qui chercheraient une formule oreilles fermées à l'écoute d'un album des Clash.

Qui s'accordaient de petites rigolades discrètes en trouvant « malaisant » l'allure du déhanché lubrique d'Elvis lors de concerts à l'époque incroyablement rebelle. Des moqueurs osant à peine se faire remarquer dans leur bavardage de peur de se faire humilier en public par un petit professeur de fac qui pourrait, Ô malheur, pointer le doigt sur eux et les placer une seconde dans une lumière

insoutenable, mais qui continuent sans aucune virilité à pouvoir baver, derrière leur main, sur des hommes qui ont bravé mille fois ce qu'il ne feront jamais que dans leurs fantasmes -ou même pas d'ailleurs- et dont le seul but de cette moquerie est d'exciter la pulsion sexuelle de petites vierges fanfaronnées plus que jamais, depuis toute l'histoire animale, émoustillées par les hommes les plus asexués.

Merci à toi Elvis et autres, pour continuer à rire sur un grand écran, sans qu'ils ne le comprennent, au nez de ces frêles dindons frustrés et bravaches, qui ne pourraient pas même se tenir dans la même pièce que toi sans baisser les yeux vers leur modicité et fermer leur petite gueule chafouine et baveuse.

Qui me détestent d'arriver en retard dans leur propre cours, ou bien très en avance pour m'étaler sur une table longue empêchant l'un des leurs de venir se crisper à côté de moi, les regarder dédaigneux, souvent défoncé et transpirant la veille, mais surtout, beaucoup plus illuminé et consubstantiellement proche des leurs qu'ils tentent de scolariser dans leur simplicité d'élèves biberonnés à la rigueur et l'apprentissage.

Ils regardent l'ombre de l'étoile, jamais l'étoile.

Un jour qu'un cours de 4 heures les avait tous saisis, évidemment sur les porteurs bien vertueux de leurs archétypes que sont les Beatles, je m'étais élevé sur une table pour annoncer le concert du plus grand groupe de rock le soir même, le mien, et qui

serait bien plus intéressant et inventif même que toute l'œuvre des Beatles.

Depuis lors, Jim et moi qu'ils croisent partout sommes leurs rats puants. Ce rapport je l'entretiens et le nourris depuis l'enfance avec majorité de personnes et en joue d'autant plus.

Nous avons dans les deux camps de bonnes raisons de nous détester.

Sur le côté, le batteur d'Argos, certainement le plus hostile à ma présence, tend une oreille à mon arrivée. S'il pouvait, il saisirait Argos par le bras et lui dirait de partir tout de suite en me lançant des doigts d'honneurs mais vous savez, la culture sociale !

— TU AS SOIF MON FRÈRE ! En levant ma bière et la portant à sa bouche.

Argos prend une, deux, trois gorgées, quatre et, il est pris alors dans une descente téméraire vers l'engloutissement de cette canette d'un demi litre. Jim le suit par simple défi. Après l'avoir ingurgitée, Argos se frotte la bouche, fait quelques pas en rond, très éloquent, pour faire passer la bière mais aussi les regards de l'Autre monde à côté de lui.

— Alors, ce soir, c'est le chaos. Tu viens avec nous ? avec un sourire contenu.

— Vous, vous êtes en cons là.

Jim me donne une autre grande bière. Argos reprend en se posant contre un mur.

— Bon explique moi, qu'est-ce qui t'arrive encore ?

Les couches de pensées en moi s'échevellent. Des milliers de mots, de couleurs, des jets d'acides et de volontés. Mille façons de pleurer sur le Ça qui ne s'est jamais déployé pour l'infini, de refaire le monde, là, maintenant, de parler de notre immortalité pendant des heures, du vent, du volcan et du noyau immaculé ; mais avant tout je parle à un humain qui a besoin d'un chemin simple et abordable. Il faut l'idée en soi.

— On se fait une Badsan Party avec la totale.

— Putain... Mais oui... Mais tu préviens maintenant aussi...Moi j'ai des trucs de prévus frère, assure-t-il, ayant anticipé le coup.

— Mais on s'en fout, viens, on trouvera un moyen.

— On trouvera un moyen de quoi ? J'ai dit à mes parents que je rentrais, maintenant, ils vont avoir besoin de moi ce soir. Mais t'inquiète on se recapte dans la semaine et on fera quelque chose.

— Non mais je m'en fous de ta semaine, c'est ce soir !

J'exhorte sèchement Argos comme je le fais chaque fois qu'une chose ne se déroule pas comme je le prévois. L'impuissance est la dernière de mes tolérances. Rapidement, je perds mon sang froid. Mes mots dérapent dans le lointain, l'abstrait. Mon impatience fait baver ma sobriété ; je m'irrite, force et m'écarte.

J'ai tant besoin de l'accrocher.

As-tu déjà vu le divin dans l'œil du tableau ?

L'as-tu déjà vu dans tes rêves

La crispation sexuelle

*Voir comment retourner toutes conceptions
As-tu vu les braises sur la colline glacée ?
Grandir avec l'image de la nouvelle apocalypse
Et envoyer de petites étoiles de quintessence chaque nuit
Pour un sol qui construit son plafond de lampadaires
Une force que l'on voit dans l'antipode de chaque vie
Mais que tous continuent à appeler chose
Et en tracent une ligne absurde*

— FAISONS CETTE PUTAIN DE SOIRÉE DE
BADSAN !

— Mec, j'sais pas... Il y a qui qui vient déjà ?

— Tout le monde ! Crane, Cali, Tio, Mama, Sg, les mecs
du Cellier, tout ceux que j'ai pu trouver dans d'anciennes soirées,
j'ai envoyé à l'ensemble des contacts.

Il réfléchit et commence à battre de la jambe, c'est ce qu'il
fait lorsqu'il angoisse.

— Et Jim, il sera là ? à décrypter comme un « *ça sera vraiment
l'apothéose ou non ?* ».

— Oui, je pense, forcément.

Jim est derrière, regarde les yeux vitreux le loin de la rue.
Argos s'extirpe.

— Bon, tu sais quoi, je retourne chez mes parents et on
verra, ok ?

— Argos ! je lui dis en le persécutant des yeux, tu as
vraiment intérêt à venir, sinon on passe à côté de tout !

— Oui... On verra.

Et il s'en va, faisant trainer cette hypothèse plus qu'explicite d'un ami qui cherche à laisser se tasser mes ambitions.

PUTAIN !

Destruction

Flammes

Souffle

Tirer

Tirer

L'élan

L'ÉLAN

L'ÉLAN

C'est mort, mon frère. C'est la fin. Allons se boire un whisky, n'importe où à deux.

Nous passons par un Monoprix avec Jim racheter quelques bières et une bouteille de whisky. Je sors mon portable, dans cette pause suspendue de tir à la corde, pour lâcher des messages à un maximum de mes contacts, m'étant avancé légèrement sur mes promesses faites à Argos d'invitations envoyées avec un air de « fait depuis longtemps ».

**« BADSAN PARTY CE SOIR À LA DESCENTE.
VENEZ AVEC VOS AMPHORES ET VOTRE FLAMME ».**

Envoi à tous les membres de la tribu et autres pégués oubliés, croisés sur une route vacillante. Je relève les yeux, nous sommes au milieu d'une rue passante, Jim marche un peu bourré devant moi. Je sais le reconnaître à son léger balancement de tête en arrière et son allure de fauve qui prend de la place, épaules et bras ballants, menton levé et démarche en courbes.

Je reçois trois messages de contacts que je classerais dans la même famille des visages anonymes mais attrayants pour la fête...

« Ouais mec je te redis », « Chaud. Mais t'es revenu ? », « Je passe après le boulot mon frère ».

Un dernier message de Crane cette fois, *« Azy suis chaud frère. Je te redis au cas où parce que je suis un peu mort et je bosse tôt demain mais normalement ça le fait. »* Message à caractère encore plus psychologiquement pointu que les extirpations d'Argos. Le fait de savoir en grand pourcentage qu'il ne viendra pas, la première partie de sa réponse vise à alourdir pleinement la balance avec un enthousiasme certain, pour paraître en accord parfait avec la sollicitation ; jusqu'au dernier moment où un autre message désolé arrivera au milieu de soirée pour remettre en surface l'excuse si noyée et pourtant seule existante du message premier.

Crane, après Jim et moi, c'est le premier membre original du Badsan. Avec Jim, nous étions toujours en quête de Vie, de nouveau et de vérité. Ce qui nous intéressait, c'était l'intensité. On voulait réunir des frères et sœurs qui ne seraient aucunement liés par des formes, des structures ou des idéologies, mais seulement par ce qu'ils avaient derrière : leur Souffle. Car le Souffle ne trompe pas ;

c'est l'essence, l'animalité, l'absolu non-filtré d'une personne, ce qui vibre et fait tendre le muscle.

Le Badsan a donc enflé ainsi. Un cortège qui grandit. Des animaux au milieu de la Ville, voulant manger la chair de la Vie ensemble. Les enfants perdus. Intouchables. N'appartenant à rien.

Maitres de tout.

Crane a été le premier, sorti de nulle part, à comprendre ce que nous voulions. C'était un ours militaire hibernant dans un appartement sombre, modérant sa température très strictement avec une fenêtre mi-ouverte et un ventilateur flirtant le derrière du crâne. Tout est en parfaite position pour rester défoncé sur le canapé, à portée d'un briquet, de tabac, de beuh et d'un accès musical. C'est un isoloir tapi dans l'ombre voilé de rideaux et des angoisses de l'extérieur. L'appartement de Crane est un véritable prolongement de son être.

— Jim, Crane ne viendra pas à mon avis.

— Qui du Badsan ?

— Je ne sais pas encore.

— Pourquoi absolument une soirée Badsan ?

Jim et moi, sommes les meneurs du Badsan. Comme une solution physique à un problème nommé « *liberté totale* ». Et réciproquement, du Badsan j'attends l'incroyable fougue d'un cortège tumescent, des hommes mutant en animaux sous l'impulsion démentielle de l'excitation et du désordre. Quand le Cri du Ça appelle donc au fantasme urgent d'une vie sans repos, c'est au Badsan que j'invoque les pouvoirs de ma nuit.